

« LA RELIGION EST L'OPIUM DU PEUPLE »

EST-IL BIEN UTILE D'AGIR EN CE MONDE ALORS QUE NOUS EN ATTENDONS UN AUTRE ?

I. Position du débat

1. Les Actes des Apôtres : une communion ouverte au retour du Christ

Les premiers chrétiens, et cette réalité imprègne la pensée théologique des apôtres Pierre et Paul, pensaient que la fin de l'histoire adviendrait de manière imminente, que le Jour de Dieu, celui du retour du Christ en gloire, était tout proche. Ce n'est que peu à peu que l'Eglise apprend à entrer dans la patience du temps. L'espérance colorait la vie des apôtres non pas dans une perspective lointaine, mais dans une préparation à l'avènement tout proche du Seigneur. Mais cette attente vigilante ne les empêchait pas de vouloir instaurer dès cette terre un service de la communion, une réalisation ici et là de la *Charité* invisible de Dieu, manifestée par une conscience vive de la nécessité d'un partage des biens : *Tous ceux qui étaient devenus croyants vivaient ensemble, et ils mettaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, pour en partager le prix entre tous, selon les besoins de chacun* (Ac 2, 44-45). On a pu dire que l'Eglise était le seul communisme qui n'ait jamais fonctionné dans l'histoire... car c'est une *communauté de vie* qui n'est pas fondée exclusivement sur des liens intra-humains, mais sur la conscience de l'unique paternité de Dieu, qui nous constitue comme frères, sur la conscience de Dieu comme Alpha et Omega du Cosmos et de chacune de nos vies. La première Eglise invite concrètement ses fidèles au partage de leurs biens. La mise en commun de la première communauté chrétienne, à l'aube de l'Eglise, est fondée sur une Transcendance qui a révélé son Visage en Jésus Christ, et non sur un immanentisme historique. Si cette forme de mise en commun n'a pas subsisté avec l'accroissement de l'Eglise, elle demeure en sa radicalité dans les communautés religieuses, par le voeu de pauvreté. Ce qui fait dire aux moines, en parlant de leur robe de bure : *Notre robe*. Rien n'appartient en propre, même le vêtement, à celui qui a choisi la vie religieuse. *L'habit ne fait pas le moine*, car même l'habit n'appartient pas au moine.

Cette réalité historique d'une mise en commun des biens se réalise concrètement dans une des premières décisions du corps apostolique autour de Pierre, investis de l'autorité du Christ pour guider le troupeau : le choix des sept hommes, les sept premiers diacres. Dans les Actes des apôtres, saint Luc nous présente un service communautaire ordonné qui se met en place : celui des Tables, c'est à dire celui d'assister les veuves et de s'assurer qu'elles ne manquent pas du nécessaire pour vivre. L'Eglise naissante est décrite de la manière suivante : *Ils étaient fidèles à l'enseignement des apôtres, à la communion, à la fraction du pain - c'est à dire au Mystère eucharistique - et à la prière* (Ac 2, 42). La communion - *koinonia* - a acquis un double sens : celui de la participation au Mystère eucharistique, et celui de vivre en communion. La participation - soit effective, soit par une communion spirituelle - au Mystère eucharistique constitue réellement l'Eglise dans son unité, et dans son devoir de servir la communion entre les hommes, d'exercer concrètement l'amour du prochain. Avec la formation du groupe des sept diacres, le service communautaire et ordonné était mis en place concrètement dans l'Eglise naissante.

Vous avez entendu la dernière conférence sur la culpabilité : "L'oeil était dans la tombe et regardait Caïn". Le sang versé du Christ, offert en communion, rachète le sang versé par Caïn. *L'Eternel demanda à Caïn : Qu'as tu fait de ton frère? : Je ne sais pas, suis-je le gardien de mon frère? Qu'as tu fait, le sang de ton frère crie jusqu'à moi !* (Gn 4, 9-10). La communion au même Seigneur, le rachat dans un même sang qui *crie plus fort que celui d'Abel* (He 12, 24) me constitue *gardien de mon frère*. Celui qui était alors le cardinal Ratzinger a cette parole magnifique sur les implications caritatives du Mystère eucharistique : "Dans la participation au Mystère eucharistique, chacun devient pour ainsi dire "os de mes os et chair de ma chair".

Ces "sept hommes" au service de la communion sont choisis non pas d'abord pour leur dévouement, non pas pour leur *fibre* sociale, mais parce qu'ils sont *remplis d'Esprit Saint et de sagesse* (Ac 6, 1-6). Ainsi il est bien clair que le service de la charité ne trouve pas d'abord sa raison d'être dans des valeurs seulement humanistes, mais dans le rayonnement d'une vie fondée sur les piliers constitutifs de l'Eglise : l'obéissance aux apôtres, l'Eucharistie, la prière. Il ne s'agit pas seulement de donner le pain matériel, mais d'annoncer le Mystère de Dieu, de témoigner du Christ ressuscité. Le service matériel de l'homme est aussi un service spirituel. Il faut sans doute, et d'abord, donner du pain, mais il faut aussi ouvrir le coeur de l'homme à vivre de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. *L'homme ne vit pas seulement de pain. La koinonia* est une œuvre d'Évangélisation qui prend en compte l'homme total : corps, âme, esprit. Ainsi les actions caritatives de l'Eglise, si elles veulent demeurer fidèles à ce qu'elles prétendent être, des œuvres catholiques, ne peuvent s'émanciper ni de l'obéissance de la foi, ni de l'Eucharistie, ni de la prière. Sinon elles utilisent le réseau mondial de l'Eglise catholique pour des motifs de respectabilité et de sérieux, mais tout en le vidant de sa substance propre. Le risque est d'instrumentaliser l'Eglise contre elle-même. Le catholicisme devient alors une marque, un *logo* qui se vend bien, et non une appartenance réelle. Etienne, le premier des diacres, est aussi le premier des martyrs, témoin jusqu'au don du Sang du Christ ressuscité. Au troisième siècle le diacre saint Laurent, qui présenta tous les pauvres de Rome aux autorités romaines qui lui avaient ordonné de rassembler le trésor de l'Eglise, en leur disant : *Voilà le vrai trésor de l'Eglise* , est resté comme une figure exemplaire de la charité concrète manifestée par la communauté chrétienne. La diaconie, le service concret de la charité, n'est jamais dissociable du témoignage, et le don de soi s'accomplit parfois jusqu'au don du sang.

A ce point de réflexion, nous dégageons trois aspects de la nature profonde de l'Eglise : l'annonce de la Parole de Dieu, la célébration des sacrements, le service de la charité. Ces trois tâches s'appellent l'une l'autre et ne peuvent être séparées l'une de l'autre. Elles correspondent aux trois vertus théologiques : la foi, qui naît de la prédication, l'espérance, nourrie dans l'histoire par les sacrements, et la charité, qui doit se traduire en acte et en vérité : *"Quand j'aurais toute la foi, jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien"* dit saint Paul aux Corinthiens (1Co 13, 2). Et il adresse aux Galates *"Ce qui compte, c'est la foi mise en œuvre par l'amour"* (Ga 5, 6). Ces trois aspects intrinsèquement liés et constitutifs de l'Eglise : annoncer, célébrer, exercer la charité, sont aussi trois missions, fondées sur l'obéissance au Christ qui envoie ses apôtres dans le monde comme témoins ici-bas du Royaume qui vient, témoins dans le temps de l'au-delà du temps. C'est ici que se trouve la tension entre deux réalités, l'une à construire, l'autre à venir. Pourquoi agir en ce monde, si nous en attendons un autre? *L'au-delà* nous empêche-il de goûter le vin d'ici bas? *L'espérance* chrétienne vide-t-elle la consistance du monde ? L'Eternité a-t-elle à se soucier de l'histoire? Faut-il sacrifier le présent pour miser sur l'avenir?

2. Critiques de l'Espérance : le marxisme, idéologie de l'histoire

C'est au XIXe siècle, celui de la révolution technique industrielle, celui de l'asservissement de l'homme à la machine, - pensez à Charlie Chaplin dans *Les temps modernes* -, celui des mouvements de masse ouvrière - pensez aux romans de Zola -, que se distille une objection contre l'activité caritative de l'Eglise, qui constitue les prémisses d'une radicale critique de l'espérance chrétienne. La masse des salariés, l'explosion quantitative des ouvriers a fait disparaître les vieilles structures sociales, qui constituaient des lieux de fraternité et de contre-pouvoir. Je pense par exemple aux corporations du Moyen Âge. Il s'agirait, dans l'espérance chrétienne, d'une mise en valeur de la charité mais sans aucun souci de réformer les structures injustes. Or, les pauvres n'auraient pas besoin de compassion, mais plutôt de justice. On se met à porter un regard condescendant sur les œuvres de charité, les aumônes, qui seraient pour les riches une manière de se soustraire de l'instauration de la justice sociale tout en gardant sa conscience en paix. La perspective du Ciel permettrait de supporter patiemment les injustices de la terre, de garder le monde dans une attitude de résignation, d'endormir les révoltes sous la perfusion d'une espérance à venir, qui puisse engourdir toute forme de révolution. Cette critique, qui réagit contre le dolorisme qui habite parfois les consciences inquiètes du XIXe siècle, se cristallise autour de Karl Marx, avec sa formule bien connue : *La religion est l'opium du peuple*. La religion selon Marx a plusieurs dimensions :

- la religion est une idée bourgeoise qui vise à conforter le pouvoir des puissants sur les masses.
- La religion est une forme d'aliénation, où l'on se remet son destin à des forces qui nous dépassent.
- la religion est un paravent, faite d'une apparence de respectabilité et d'altruisme qui vise au maintien de structures injustes.

La religion affirme se préoccuper du sort de l'âme, alors que l'homme, selon Marx, doit d'abord se préoccuper de ses conditions matérielles d'existence. "*Elle est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple. L'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple est l'exigence que formule son bonheur réel. Exiger qu'il renonce aux illusions sur sa situation c'est exiger qu'il renonce à une situation qui a besoin d'illusions (...) critiquer cette vallée de larmes dont la religion est l'auréole*".¹ La religion affirme un primat de l'ordre de la création sur les constructions culturelles historiques, qui ne doivent jamais contredire l'ordre de la nature. Marx affirme au contraire le primat du mouvement de l'histoire sur l'ordre de la nature et les structures sociétales, et la nécessité d'un renversement complet de l'ordre social, qui part d'un constat de la lutte des classes, et de la nécessité d'une révolution prolétarienne qui puisse libérer le monde de l'injustice. Cette révolution passe par la collectivisation des moyens de production, et par l'instauration d'une dictature du prolétariat, laquelle ne devait demeurer que de manière temporaire, cédant le pas peu à peu à une société sans classes et sans état. C'est ici que le marxisme entre dans une dimension mythique et illusoire sur l'homme, car sitôt installée la dictature du prolétariat, il s'est avéré que les dictateurs sont restés en place, plongeant la société dans un asservissement qui a abouti à des millions de mort, même s'il a bénéficié pendant des années, dans le gratin intellectuel parisien des Sartre, Simone de Beauvoir etc d'une curieuse indulgence. Si Sartre quitte le parti communiste en 1956, suite à l'écrasement de l'insurrection hongroise par les chars soviétiques, cela ne l'empêche pas d'écrire en 1961 : "Un anticommuniste est un chien,

¹ K. MARX, *Critique de la philosophie du droit de Hegel*.

je ne sors pas de là, je n'en sortirai plus jamais".² Quand Soljetytsine témoigne de l'abomination marxiste, on le traite de fasciste, ou, pire encore, de menteur.³ Quand une vérité gêne, on disqualifie toujours son témoin. C'est assez effrayant de voir, parmi les bien pensants de l'après guerre, combien le mot *fasciste* est immédiatement dégainé pour désigner tous ceux qui osent critiquer l'utopie marxiste. Le marxisme, vision de l'histoire dégagee de toute référence à l'au-delà, espérance purement temporelle dégagee de toute attente eschatologique, a pourtant plongé le monde sous la chape de ténèbres de ce que le bienheureux Jean Paul II appelait les *idéologies du mal*.⁴

D'ailleurs, si nous élargissons le propos, nous pouvons percevoir qu'aucune civilisation n'a pu se maintenir en dehors de toute référence à la transcendance, aucune n'a pu subsister sans maintenir les conditions qui rendent possible une ouverture de l'homme à la rencontre de Dieu. Pour élever des enfants, encore faut-il un Ciel. En ce sens, on peut constater que l'athéisme n'a érigé aucune civilisation. Hitler voulait construire un empire qui dure mille ans, fondé sur l'idéologie de la race pure, et sur le rejet du Dieu révélé dans la Sainte Ecriture, qui s'est manifesté dans sa volonté de détruire le peuple de Dieu selon la chair, mais il s'est effondré en quelques années. Le marxisme, idéologie d'un monde matérialiste sans structure visible d'organisation étatique et sans ouverture à l'au-delà, a mis davantage de temps, mais il a fini aussi par se disloquer. Le mal est un serpent qui se mord la queue. Il est voué tôt ou tard à se détruire lui-même, faute de substance à détruire.

3. Critique de l'espérance : la foi dans la progrès

La deuxième critique de l'espérance, dans son versant non plus politique, mais scientifique, est l'idéologie d'une auto-rédemption par les découvertes technique de l'homme. On assiste alors à un rejet de l'espérance chrétienne au profit d'une espérance temporelle, horizontale, immanente à l'histoire, qui est la foi dans le progrès. Le Pape Benoît dans son encyclique *Spe Salvi*, sur l'espérance, montre comment cette foi dans le progrès, qui devait consacrer la victoire de la raison et de la liberté, a finalement montré non seulement ses limites, mais aussi ses impasses et ses échecs. Le progrès est clairement encouragé par le Magistère catholique, mais il doit assumer sa part d'ambiguïté, sa possible déviance. S'il "offre sans aucun doute de nouvelles possibilités pour le bien, il ouvre aussi des possibilités abyssales de mal (...) Si au progrès technique ne correspond pas un progrès dans la formation éthique de l'homme, dans la croissance de l'homme intérieur (Eph 3, 16), alors ce n'est pas un progrès, mais une menace pour l'homme et pour le monde".⁵ Autrement dit, comme le dit le dicton, *science sans conscience n'est que ruine de l'âme*. Les découvertes scientifiques de l'homme, par exemple celle de la fission nucléaire, peuvent devenir de formidables armes au profit de la culture de mort. Si les prétentions scientifiques n'ont pas répondu à l'espérance de l'homme, alors vers qui, vers quoi se tourner? Cette question peut devenir une angoisse de la quête du sens. Le *Cri* de Münch (1893), qui met en scène un homme qui crie dans un paysage gondolé, ondulé, sans aucun repère fixe où accrocher sa quête, symbolisme l'homme moderne emporté dans l'angoisse existentielle.

Le mythe du progrès qui consiste à prôner, à partir des conquêtes scientifiques, une réalisation plénière de l'homme et de son bonheur, s'est surtout effondré dans les atrocités des guerres mondiales, où les recherches scientifiques ont été instrumentalisées pour donner la

² J. P. SARTRE, "Situations", IV, Gallimard 1961, p 248-249.

³ Cf. les ouvrages de J. SEVILLIA, *Le terrorisme intellectuel*, Perrin, 2000 ; *Historiquement correct*, Perrin, 2003.

⁴ Bx. JEAN PAUL II, *Mémoire et identité*, Flammarion, 2005.

⁵ BENOIT XVI, *Spe Salvi*, 22 (encyclique parue en 2007).

mort. Elles ont abouti à une crise de l'espérance, manifeste dans la culture, et centrée sur l'absurde, sur l'à *quoi bon* de la vie. Cette épreuve est d'abord celle du silence de Dieu - peut-on croire encore en Dieu après Auschwitz ? se demande Elie Wiesel dans son livre *La Nuit*, alors qu'il assiste à la pendaison d'un enfant. Il raconte dans ses mémoires : "Un jour, à Brooklyn, j'ai demandé au célèbre Rabbi Menahem-Mendel Schneersohn de Lubavitch : « Comment peut-on croire en Dieu après Auschwitz ? » Et lui de me répondre : « Après Auschwitz, comment ne pas croire en Dieu ? » Au premier abord, la remarque m'a paru fondée : puisque tout le reste a échoué - civilisation, culture, éducation, humanisme - comment ne pas se tourner vers le ciel ? Et puis je me suis ressaisi : « Si vos paroles constituent une question, je l'accepte volontiers ; si elles se veulent une réponse, je la récuse. »⁶ Les camps de la mort, ceux du nazisme ou ceux de la mouvance marxiste, ont ouvert une brèche dans la conscience de l'homme, par où peut s'engouffrer sans doute le *refus* de Dieu, mais aussi le *refuge* en Dieu, et surtout la *question* de Dieu.

La pièce de Ionesco, *En attendant Godot* (1952), me semble représentative de cette crise de l'espérance. Deux hommes attendent quelqu'un, Godot, mais Godot, qui n'a pas de visage, et sur qui personne n'a de renseignement solide, ne vient jamais. Le visage de Dieu semble s'être estompé de la conscience de l'homme. Le drame des guerres mondiales a abouti à une crise du sens de l'action humaine et des découvertes techniques, manifestée picturalement dans la déconstruction du visage humain. Je pense par exemple au tableau de Picasso, *Guernica*, qui démantèle le cosmos sous la violence de l'histoire (1937), et fait éclater le visage de l'homme.

L'homme a cependant la mémoire courte, car le mythe d'un salut intra-mondain, réalisé par l'intelligence de l'homme et ses succès scientifiques, particulièrement dans les recherches médicales, demeure comme la tentation permanente d'un Salut par soi-même. *Sauve toi toi-même*. Telle est la parole que les passants adressent au Christ crucifié. *Il en a sauvé d'autres, qu'il se sauve lui-même* (Mt 27, 42). Cette tentation d'un Salut intra-mondain habite les mythes antiques, reflets des aspirations profondes du cœur de l'homme : Prométhée, le voleur de feu, Icare, qui veut s'élever par lui-même. *Qui s'abaisse sera élevé*, répond le Seigneur, *qui s'élève sera abaissé* (Lc 14, 11). La question est celle de savoir si l'homme accepte d'être élevé, ou s'il veut s'élever par lui-même. La question est celle de savoir si nous sommes disposés à recevoir le Salut d'un autre que nous-mêmes.

Nous avons donc vu deux critiques fondamentales adressées à l'espérance chrétienne, qui toutes deux reposent sur le sens de l'action humaine : le marxisme veut agir dans l'histoire en faisant jouer ses clivages (maître-esclave, prolétaires-bourgeois) afin qu'advienne en ce monde un autre monde ; l'idéologie du progrès pense l'action et les découvertes humaine comme capable de procurer un salut intra-mondain qui puisse libérer l'homme de ses esclavages : la guerre, la souffrance, la mort. Ces deux sources de l'athéisme intellectuel se sont aujourd'hui taries dans le déchaînement de leur propre violence. Philippe Nemo vient d'écrire un livre : *La belle mort de l'athéisme moderne*, où il affirme que l'athéisme est mort de son propre épuisement.⁷ Non pas l'athéisme sociologique, qui est majoritaire, mais l'athéisme comme système de pensée n'a pas rempli ses promesses. Autrement dit l'athéisme contemporain est bien davantage celui de *Télé foot* et du pack de bière que celui de Nietzsche, Sartre et Marx. Michel Onfray essaye de relever le défi avec son *Traité d'athéologie*, mais la haine avec laquelle, par exemple, il s'en prend à l'apparence physique de Jean Paul II à la fin de sa vie, démontre son irrationalité passionnelle. Le temps que nous vivons, qui a vu la faillite de l'athéisme érigé en système, est donc celui d'une porte grande ouverte à un réveil de

⁶ ELIE WIEZEL, *Tous les fleuves vont à la mer, Mémoires I*, Seuil, 1994.

⁷ PHILIPPE NEMO, *La belle mort de l'athéisme moderne*, puf, coll. quadrige, 2012.

l'espérance théologique, à un retour de la foi. On prête à Malraux cette expression : "Le XX^e siècle sera religieux, ou ne sera pas".

Mais le philosophe Marcel Gauchet a pu dire aussi que le christianisme était "la religion de la sortie de la religion", où Dieu *sort* de lui-même pour entrer dans le monde. Face aux critiques constituées par le marxisme ou la foi dans le progrès, comment l'Incarnation de Dieu en Jésus Christ nous permet-elle de comprendre le visage propre de l'espérance chrétienne?

II. Le contenu de l'espérance chrétienne, le sens de l'agir humain

1. Il est dans la nature de l'homme de désirer Dieu

L'homme est un être inséré dans l'histoire, qui doit assumer sa corporéité, c'est à dire sa place ici et là dans une société donnée avec laquelle il tisse des liens, mais il demeure habité par une radicale espérance, il attend toujours *Godot*, et se refuse à accepter que la mort signe le dernier instant de sa vie. L'humanité, et c'est là une distinction d'avec le monde animal, enterre ses morts et dresse pour eux des stèles, non seulement comme des lieux de la mémoire, mais comme des signes d'espérance. Car l'être humain est un être tourné vers un au-delà de lui-même. "L'homme passe infiniment l'homme" selon le mot de Pascal. La soif de l'homme ne peut s'étancher qu'en vie éternelle.

Quand les hommes sont confrontés à la mort, même quand ils se présentent comme agnostiques ou athées, ou quand, très conformistes sous couvert d'émancipation, ils affirment croire sans pratiquer, ils voient surgir en eux une invincible espérance. La *petite fille espérance*, célébrée par Charles Péguy, se réveille alors en eux comme une enfant au milieu d'une vie parfois vieillie et encroûtée de matérialiste. Il faut que Moïse frappe le rocher, pour qu'il en sorte de l'eau (Ex 17, 3-7), il faut que le Christ soit frappé pour que l'eau jaillisse de son côté, il faut que l'homme soit brisé par la mort pour qu'il se souvienne enfin du don de Dieu, pour qu'il fasse murmurer à nouveau la source de son baptême, pour qu'il réveille en son cœur une eau croupie à force de stagner. L'espérance ne s'éveille que quand elle est menacée. Il faut parfois que l'existence se réduise comme peau de chagrin pour que l'homme comprenne enfin qu'il est fait pour un surcroît de joie.

Car l'espérance n'est pas seulement fondée sur la porte fermée de la mort, dans un aspect *négatif*, elle est fondée aussi sur le désir de Dieu, sur la quête du Sens. Ceci est fondamental, afin de répondre à ceux qui vous affirment que vous croyez pour vous rassurer à bon compte, comme un enfant dans le noir s'invente un protecteur. L'espérance ne surgit pas seulement face à une impasse, mais dans le désir d'un surcroît, d'un dépassement, d'un *plus*. Autrement dit, elle n'apparaît pas seulement face à la perspective de la mort, mais elle jaillit d'un désir toujours plus grand de déployer sa vie. Elle n'est pas tant liée à la peine de mourir qu'à la joie de vivre. La *grande espérance*, pour reprendre une formule que le Pape Benoît apprécie, est celle de la vie éternelle, c'est à dire de la plénitude de vie, celle de la manifestation d'une rédemption totale de l'homme total, corps et âme, où il n'y ait plus "ni larme, ni peine, ni douleur, mais la paix et la joie" (rituel romain des obsèques) d'une communion renouvelée entre Dieu et sa création. La dimension socio-politique n'épuise pas le désir de l'homme. Il est fait pour des horizons plus vastes que les étendues rabougries des horizons terrestres. Il vit dans la cité des hommes, mais il attend la Cité Sainte, la Jérusalem céleste, celle que l'Apocalypse décrit comme *descendant du Ciel, toute prête, comme une fiancée parée pour son époux* (Ap 21, 2). Mais c'est ici que la question resurgit : pourquoi agir ici-bas, si la cité définitive descend du Ciel toute prête?

2. Faire toutes choses nouvelles, ou renouveler toutes choses?

L'Écriture entre dans un double langage symbolique pour évoquer le monde qui vient. Le premier est celui d'une radicale nouveauté que saint Jean décrit au livre de l'Apocalypse : *Je vis un Ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu* (Ap 21, 1). Celui qui siège sur le trône, dans la vision de saint Jean, proclame : *Voici que je fais toutes choses nouvelles (...) Tout est réalisé désormais, je suis l'Alpha et l'Omega, le premier et le dernier*" (Ap 21, 5-6). L'Apocalypse fait écho ici au livre de la Sagesse : *"Comme elle est unique, la sagesse peut tout, et sans sortir d'elle-même, elle renouvelle l'univers"* (Sg 7, 27). On traduit : elle renouvelle, mais le mot hébreu dit : elle *nouvelle*, elle fait une radicale nouveauté. Le monde que nous attendons est donc véritablement, comme l'appelaient les découvreurs de l'Amérique en 1492, un *nouveau monde*. Mais y a-t-il un lien de continuité entre le nouveau monde que nous attendons et ce monde d'ici bas? Sommes nous condamnés à un retour au néant, dans l'espérance que surgisse ex-nihilo un monde radicalement nouveau? Le monde a été créé *ex-nihilo*, c'est à dire sans support préexistant, sera-t-il recréé *ex-nihilo*?

La réponse à cette question nous ouvre au second symbole convoqué pour décrire l'espérance d'un nouveau monde, qui est celui de l'enfantement. Il marque à la fois le *déjà-là* et le *pas encore*. La femme enceinte attend un enfant, mais cet enfant est déjà là, il grandit en son sein. Elle attend ce qui est déjà présent, elle espère la manifestation d'une présence cachée. L'enfant nouveau, qui apparaît pour la première fois au jour, est déjà marqué par une histoire de neuf mois, il a déjà vieilli au sein de sa mère, il s'est déjà imprégné d'une vie intra-utérine qui constitue son héritage. Il en est ainsi de l'attente du monde nouveau, objet de notre espérance : *La création en attente*, dit l'apôtre Paul, *aspire à la révélation des fils de Dieu (...)* *Elle a l'espérance d'être elle aussi libérée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Nous le savons en effet, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement.* (Rm 8, 18-22).

Comment donc tenir la nécessité de vivre et de travailler en ce monde et la perspective d'un au-delà? Comment tenir un lien de continuité entre l'ici-bas et l'au-delà ? La seule ouverture qui me semble possible, et qui puisse rendre compte de *l'enfantement* paulinien, est celle de contempler les récits évangéliques de la résurrection du Seigneur : de voir comment le corps ressuscité du Christ est simultanément *le même* et *nouveau*. *Nouveau*, Marie Madeleine au tombeau ne le reconnaît pas immédiatement, il n'est plus soumis aux mêmes limites de l'espace et du temps, il se donne en nourriture sans se briser, il n'est plus captif du vieillissement et de la mort. *Le même*, il est capable de manger et de boire, il reconnaît ses apôtres, il est marqué jusqu'en sa chair des blessures de sa Passion. Le corps du Christ ressuscité porte en lui sa mémoire. Aussi le corps du Seigneur est-il le trait d'union entre l'ici-bas et l'au-delà, le *gond* entre l'histoire et l'éternité. Présent à travers les sacrements, par excellence dans le sacrement de l'Eucharistie, il constitue la présence du Royaume éternel dans le temps qui passe, et constitue l'histoire comme un pèlerinage vers les réalités d'en-haut.

Lors de la résurrection, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est (I Jn 3, 2). Si nous serons semblables à lui, cela signifie que la résurrection de la chair ne sera pas un oubli du passé, une négation de notre histoire, mais une transfiguration de notre histoire, y compris dans ses blessures. L'Éternité bienheureuse est une assomption de notre mémoire dans la lumière de Dieu. C'est nous qui ressusciterons, et pas un autre, mais nous serons pleinement renouvelés de cette nouveauté qui est déjà en germe dans le cours du temps : *Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées ; voici, toutes choses sont devenues nouvelles* (2 Co 5, 17). Déjà grandit en nous la

grâce de la sainteté baptismale, même si l'accomplissement plénier de notre baptême ne sera pleinement manifesté que lors de la résurrection de la chair, où tous ressusciteront. Le baptême ne donne pas des *valeurs*, il nous rachète au prix précieux de la mort et de la résurrection du Christ. Il nous donne en germe la vie éternelle.

Aussi, il nous faut toujours penser le temps et l'éternité dans une relation d'Alliance, scellée dans le corps mort et ressuscité du Christ. L'éternel est entré dans le temps, pour que le temps puisse s'accomplir dans l'éternité. *Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu*, disent les Pères. Nous traversons en ce monde bien des douleurs et des contradictions, bien des injustices, mais l'espérance grandit dans l'histoire comme un enfant. Pourquoi agir en ce monde? Parce qu'il faut faire grandir un enfant, porter la joie douloureuse de celle qui donne la vie, tout en sachant que cet enfant, l'homme nouveau, ne naîtra pleinement qu'au dernier Jour, qui verra toutes choses nouvelles, mais d'une nouveauté chargée de la mémoire. *Le monde tel que nous le voyons est en train de passer*, nous dit l'apôtre Paul, le temps est *limité* (I Co 7, 31.29). Le texte grec a une expression bien plus belle. Saint Paul reprend le langage des marins et dit : *Le temps a cargué ses voiles*, c'est à dire qu'il les a repliées comme un navire avant de jeter l'ancre. Ainsi le sens du temps, la colonne vertébrale de nos jours n'est pas seulement la mémoire comme recueillement de l'être, mais elle est aussi l'espérance comme assomption de notre mémoire, celle de savoir que nous allons quelque part avec tout ce que nous sommes et que nous carguons nos voiles, comme un vaisseau chargé du poids de son existence, des blessures et des butins, revient des mers et retourne à son port, où Dieu purifiera toutes choses, tel le pêcheur qui trie le poisson dans ses filets : *Le royaume des cieux est encore semblable à un filet jeté dans la mer et ramassant des poissons de toute espèce. Quand il est rempli, les pêcheurs le tirent; et, après s'être assis sur le rivage, ils mettent dans des vases ce qui est bon, et ils jettent ce qui est mauvais. Il en sera de même à la fin du monde. Les anges viendront séparer les méchants d'avec les justes, et ils les jeteront dans la fournaise ardente, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Mt 13, 47-50.* De même que Dieu a créé en séparant la terre et le ciel, le sol et la mer, il recrée en séparant, en distinguant. Le péché, le Mal, n'ont plus leur place au règne de Dieu, mais tout ce que nous avons vécu de bon demeure et s'accomplit dans l'éternité bienheureuse.

3. "Il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts"

L'éternité est donc une assomption et une transfiguration de notre histoire, qu'il ne nous est possible de comprendre que dans la contemplation du Christ ressuscité en son corps, *le même et nouveau*. On dit qu'au Ciel, ou lors de la résurrection, nous ne nous marierons plus, et c'est vrai, car le Christ affirme : *On ne prend plus ni femme ni mari* (Mc 12, 25), mais ne pas *prendre* ni femme ni mari ne signifie pas que nous n'avons jamais été marié, et que dans le Royaume de Dieu la charité d'un couple, d'une famille, de l'amitié, sera bien présente dans le rayonnement de la Charité de Dieu.

Il faut donc travailler en ce monde aujourd'hui, car l'éternité assumera notre histoire, car la charité exercée ici-bas nous ouvre déjà à la réalité du monde à venir. La charité, dit l'apôtre Paul, ne passera jamais. "Ce que nous faisons dans nos vies résonne dans l'éternité". C'est une parole du général Maximus dans le film *Gladiator*, au moment où l'armée romaine combat les barbares. Les péplums américains ont parfois des paroles grandiloquentes, qui frappent les esprits. La foi deviendra claire vision, l'espérance s'accomplira, mais la charité ne passera jamais. La charité de nos vies résonnera dans l'éternité, elle est déjà le signe du Royaume qui vient. Dieu est charité, et toute charité exercée nous fait déjà toucher du doigt le Christ présent. Elle constitue déjà la présence dans le temps du règne de Dieu qui vient. *Mon Royaume n'est pas de ce monde*, dit le Christ à Pilate (Jn 18, 36), mais il doit s'étendre *sur* le monde. Il nous faut sortir enfin d'un christianisme de l'enfouissement qui confond l'humilité et

la détestation de soi, quitter la pensée exclusive du *levain dans la pâte*, pour assumer sa spécificité chrétienne dans la société, et notre mission propre de révéler l'avenir du monde en Jésus Christ. La mission de l'Eglise est celle d'incarner l'espérance et de construire la Charité, dans la perspective que donne la foi. Cette perspective est celle du Jugement particulier, puis de sa manifestation universelle lors du jugement final. *Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères*, dit le Christ en saint Matthieu, *c'est à moi que vous l'avez fait*. (Mt 25). "Au soir de notre vie, disait saint Jean de la Croix, nous serons jugés sur l'amour".

L'Eglise est une communauté ouverte à un avenir. *La femme est l'avenir de l'homme*, chantait Jean Ferrat. Nous croyons nous, que le Christ est l'avenir de l'homme, et qu'il a ouvert pour nous la porte obscure du temps, mais qu'il nous conduit à transformer l'histoire, à habiter *ici et là*, dans une fraternité ouverte à l'eschatologie, car demain n'est pas pour demain, car l'éternité se lève déjà sur le temps, car nous vivons déjà dans le quotidien de nos jours l'Eternelle Charité de Dieu. *Le Ciel et la terre passeront, mais l'amour ne passera jamais*.

*Et l'éternité même est dans le temporel
Et l'arbre de la grâce est raciné profond
Et plonge dans le sol et touche jusqu'au fond
Et le temps est lui-même un temps intemporel*

Charles Péguy. *Eve*.